

XYZ. La revue de la nouvelle

L'octogone aux entrants

Bertrand Bergeron



Numéro 129, printemps 2017

Contes de fées : des mondes désenchantés

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84403ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, B. (2017). L'octogone aux entrants. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (129), 12-17.

L'octogone aux entrants

Bertrand Bergeron

ESSAYE de passer inaperçue, essaie voir ! En particulier si t'es la plus jolie du bloc, que c'est connu, si bien que les copines te rêvent une fracture du tibia ou un cancer de la peau. Voilà comment ça se passe, ici, au Village pour *entrants* : huit HLM alignés au cordeau, du long sur du long sur huit étages, autant de familles que de fenêtres, un géranium par fenêtre, l'escalier au bout du corridor, à chaque bout du corridor, l'ensemble des huit HLM encadrant un pittoresque bosquet d'arbres aménagé et entretenu par le bénévolat du quartier autour du Village, un bosquet de huit feuillus dépourvus de feuilles à l'année longue, près d'une très ovale fontaine déjà à sec avant même la cérémonie du ruban coupé par les dignitaires qu'ils savent, huit blocs de *venus d'ailleurs*, arrivés avec ce qu'ils portaient sur eux, ce qu'ils traînaient dans leur valise, mais débarqués surtout avec cette valeur fondamentale : la famille, et le produit très très local de cette entreprise petite mais ô combien sacrée : les enfants ! Tu crois qu'on nous a présentés les uns aux autres ? Pour quoi faire, vu qu'on se marche sans cesse les uns sur les autres ! Et ici, au Andrée-Boucher, chez les jeunes de mon âge, le plus fort, c'est Omer, même si on le voit plus trop dans le bloc. La plus jolie, c'est moi, sauf ces jours où le soleil, dans une crise d'entêtement, s'acharne à m'infliger des taches de rousseur.

— Hé, Plezit ! Memras el Zblenda pour Sancestre.

La voix qui me parvient, je la connais par cœur. À vie, c'est la première que j'ai entendue, celle de Mère-Petit. Et chez nous, dans notre pays vieux, cette voix, elle chantait à journée longue, elle riait tout le temps, elle consolait juste à parler de tout et de rien. Petite, quand cette voix s'adressait à mon père, je comprenais tout : pas la peine de m'expliquer d'où viennent les bébés ni comment il se fait que les ancêtres reposent en paix, même sous la neige et par grand froid. Puis

12 sont arrivées les semaines sombres, avec les grands troubles,

les grands dérangements, les grands débordements, avec leur lot d'armes automatiques, d'armes blanches, d'armes rouges, d'armes à tout propos et à toutes les sauces, pour le bon motif et toutes les autres bonnes raisons. Mon père, dans la pagaille, il s'est vite trouvé au mauvais bout d'une kalachnikov ! Situation très très dangereuse, très très précaire, très très mortelle. Par malheur, mon père, c'était un homme. Et un homme dans un conflit armé, ça pèse pas lourd ; ça ressemble un peu à un figurant ou, mieux, à un responsable malgré lui. Alors ça compte pas tant que ça, s'il meurt. C'est latéral. On en a pas beaucoup parlé.

À partir de ce moment, peu à peu, Mère-Petit, elle l'a perdue, sa voix. Sur des routes, au travers de chars, de cris, d'ordres hurlés, dans des champs de boue, dans des camps de détresse sans toilettes, dans des cars, des traversiers, des fourgons, dans des saletés et des souillures que même les gros bateaux et l'eau de la mer sont pas parvenus à faire disparaître. Ici, au Andrée-Boucher, au huitième étage, plus personne comprend quoi que ce soit à ce qu'elle raconte, Mère-Petit, lorsqu'elle parle. Voilà pourquoi on la surnomme affectueusement la Mère-Vodka. Parce que ses horreurs et ses détresses, elle les a diluées dans la vodka-orange, puis dans le Bloody-Caesar, le martini sec et, finalement, dans la vodka soluté. Ça lui a donné une voix d'outre-tombe, d'outre-mer, d'outre-passé, une voix de fumée et de relents, une voix qui parle par odeurs. Alors quand elle s'adresse à moi, je traduis le tout dans sa voix à elle de quand elle avait la sienne. Et là, pour l'heure, ça donne :

— Hé, Petite ! T'oublie pas le Splenda pour Mère-Grand.

Je lui en veux pas, à Mère-Petit. Ni pour sa voix ni pour le reste : elle fait ce qu'elle en peut plus ! Seulement, je vois bien ce qui me pend au bout du nez. Dans deux minutes, si je ne bouge pas, je vais entendre quoi ?

— Hé, Plezit ! Memras el Zblendu pour Sancestre.

Et puis dans quatre minutes, dans six minutes... Mère-Petit, elle est devenue prévisible. Elle, et un peu tout ce qui se passe au Village.

Le Splenda, c'est pas du sucre, va de soi ! Voilà pourquoi ma mère cache ses sachets dans la boîte à café, sous le café.

— Tu devrais pas, Mère-Petit. Quelqu'un qui le cherche, c'est tout de suite là qu'il ira voir !

Elle dit que je m'énerve, que je l'énerve, que personne ne viendra de toute manière, que, que et que.

— Alors pourquoi tu le caches ?

On s'entend bien, Mère-Petit et moi.

— Saisisses deux fuiles, tant qu'à dors demain.

Pleine de sollicitude pour moi, Mère-Petit. Seulement Mère-Grand, qu'on incite à se limiter à un sachet par jour, elle s'en tape quand même deux, beau temps mauvais temps. Alors j'en prends quatre ou six ou huit, souhaitant que ça paraisse pas trop dans la boîte à café, aux yeux de Mère-Petit, plus tard, quand elle vérifiera ce qui reste. Et je les cache, les sachets. Pas sur moi ! Si on m'arrête et qu'on me fouille, c'est toujours par là qu'on commence une fouille. Alors quand, comme aujourd'hui, il fait un peu de vent, j'emprunte la colerette de Mère-Petit. Que j'aime pas beaucoup : une rousse dans une colerette rouge, on a vu mieux ! Seulement, à l'endroit, à l'envers, dans cette couture ou le revers du col ou près des manches, la colerette dissimule des cachettes partout, tu peux chercher, va, je suis tranquille, je sors au vu et au su de tout un chacun, avec mon Splenda dans les coutures. Je sors du logement, du corridor, de la cage d'escalier — huit étages, rien que ça ! —, je sors de la réception, du hall d'entrée, du Andrée-Boucher, je sors.

Avant, Mère-Grand, elle habitait avec nous. Les après-midi, par temps de vodka-Splenda, si Mère-Petit et elle parlaient d'autrefois, dans les pays vieux, on s'ennuyait pas : assise là avec elles, tu les écoutais et tu te sentais en plein conte de fées. Mais voilà : avec le temps, les genoux de Mère-Grand l'ont trahie. En plus, elle a chopé un diabète d'on ne sait trop qui. Si bien que le huitième étage, c'est devenu trop pour elle. Les faibles du genou, on leur réserve le rez-de-chaussée. Faut croire qu'il y en avait pas à l'époque, au Andrée-Boucher, car d'auto-

où on en a trouvé un, de rez-de-chaussée. Le genou s’y sent plus chez lui. Seulement le Adrienne-Choquette, ça se trouve à l’autre bout du monde.

Et, dans l’agglomération de nos huit HLM, le transport en commun, c’est la marche à pied, si tu vois ce que je veux dire. Dans la neige, sur la glace, dans le gravier ou dans la boue, tu fais avec ce qu’il y a. Et tu croises ce qui s’y trouve. Quelques filles, souvent, en plein numéro stupide de minaudes. Mais surtout, des garçons, des garçons et encore des garçons, vu qu’on les tolère plus à l’intérieur. Avec leurs skates, leurs patins, leurs vélos, leurs rollers, leurs rires, leurs cris, leurs blagues, leurs bandes et leurs sous-bandes. Ici, t’achètes pas de billets pour le cirque: tu sors dehors, tout bonnement. Même gratis, t’en auras pour ton argent, t’inquiète. Donc, je fonce. Direction bosquet.

— Si c’est pas Roussette !

— Si c’est pas Rougette !

— Flicquette !

— Minette...

Ma main droite, je la tiens dans ma poche, et, la 8, une boule de billard volée chez les vieux, je la garde dans ma main, serrée, pour un au-cas-où. Quand on les croise comme ça, les garçons, on comprend comment il se fait qu’à l’intérieur ce soit aussi calme. J’en regarde aucun, mais je cherche de biais si j’apercevrais pas Omer. Je contourne la fontaine à feuilles mortes, sans doute importées vu que nos feuillus en donnent pas. Je la contourne et je m’enligne, direction les arbres du bosquet. Surtout, j’écoute dans ma tête, j’écoute

*À la claire fontaine,
M’en allant me baigner...*

J’écoute, un truc de Mère-Petit, quand t’es au beau milieu de la peur, que tu peux plus regarder, que tu veux plus entendre, j’écoute

*J'ai trouvé l'eau si belle
Que j'me suis dérangée
Il y a longtemps que j'me baigne...*

— Hé ! Barzotte Plezit !

C'est Omer. Y a que lui qui imite aussi bien Mère-Petit. Ma main s'ouvre, la boule de billard tombe au fond de ma poche. Omer me regarde, je m'approche. Il est beau, Omer, quand il me fixe. Avec son unique sourcil qui lui traverse le front sur toute la longueur.

— Salut !

— Salut...

— Ça va ?

— Ça va...

On a pas grand-chose à se dire, mais ça fait du bien de s'entendre se le dire. Avec nos voix venues d'ailleurs, ces voix de qui n'a pas pigé la bonne carte. Pour Mère-Grand et le Splenda, il sait. Sauf que lui, il croyait Mère-Grand déménagée au Simone-Monet-Chartrand.

— Gros bêta. C'est au Adrienne-Choquette qu'ils l'ont parachutée.

Il fait un geste de la main, pour m'indiquer une direction.

— Si tu passes par le petit sentier, c'est plus rapide, tu sais.

Je sais, mais je déteste qu'on me parle comme à une écartée du trajet qui se cherche un gars GPS pour lui indiquer le chemin.

— Salut !

Je lui tourne le dos et je repars, déçue, vu que ç'a été trop long, trop court, banal, quelconque, n'importe qui. La 8 dans ma poche, je la serre de nouveau dans ma main. Je croise bien quelques inconnus, mais aucun petit vieux au sourire louche auquel il faut éviter d'adresser la parole, parce qu'avec ces yeux-là ! Je rencontre deux agents pour notre sécurité et notre bien-être, sans éveiller la moindre suspicion. Je circule au travers d'inconnus aux bras ballants, avec leurs yeux

16 rivés au sol, comme lorsqu'on a perdu quelque chose qu'on

cherche encore. En fin de compte, j'approche du Adrienne-Choquette. Et petit à petit, même de loin, Mère-Grand, je la vois à sa fenêtre, qui regarde au ciel, la tête dans son bonnet vieux film qu'on se croirait à la télé, après le dîner, quand ils repassent des vieilles affaires pour ceux qui sont encore là. Avec le temps, avec l'âge, elle a changé, Mère-Grand. De joueuse de tours, elle est passée à joueuse de cartes. Puis, avec l'arrivée des cataractes et du genou mou, elle est devenue une rêveuse à sa fenêtre qui pleure de temps en temps.

Comme je sais vivre, quand j'arrive à sa porte, je frappe. Et qu'est-ce que j'entends ?

— Tire la chevillette, et la bobinette cherra.

Je pouffe de rire : la voix, je l'ai reconnue. C'est celle d'Omer. Alors j'entre. Qu'est-ce qu'il est débile !

À sa fenêtre, Mère-Grand n'a pas bronché d'un poil. Par contre, au fond du studio, dans son lit, un bonnet sur l'oreiller dépasse des couvertures tenues par deux mains qui n'ont pas vu de savon depuis trop longtemps. Il y a qu'Omer pour avoir ces mains-là. Rien à faire, je ris pour la minute, je ris pour la journée, pour la semaine, je ris pour toutes les autres fois. M'approchant, je parviens tout de même à articuler :

— Omer Grand, comme vous avez de grandes mains !

Lui, il trouve ça drôle.

Plus loin, debout à sa fenêtre, de ses grands yeux ouverts et immobiles, Mère-Grand fixe les nuages semblables à ceux de notre pays vieux. Je sais qu'elle dort, les yeux dans ses nuages. Elle dort les yeux ouverts. Elle rêve, je crois, elle rêve de plus en plus, sans demander son reste à qui que ce soit.